A trop courber l'échine…

Bulletin acrate

N°14 décembre 2004

Mots identiques, mondes opposés

On ne nous a pas compris, et, parce qu'on ne pouvait pas nous comprendre, on ne nous a pas aimés. […] On ne nous a pas compris. Ou, ce qui est le plus tragique à l'intérieur de cette tragédie que nous vivons, peut-être ne nous sommes-nous pas fait comprendre ; puisque nous, pour avoir porté sur nos épaules le poids de tous les mépris et de toutes les duretés de ceux qui furent dans la vie du côté de la hiérarchie, nous avons voulu vivre, même dans la guerre, une vie libertaire, tandis que les autres, pour leur malheur et pour le nôtre, ont suivi le char de l'Etat, en s'y attelant.

Un incontrôlé de la colonne de fer,
Protestation devant les libertaires du présent et du futur sur les capitulations de 1937

Les mœurs se dégradent, le sens des mots y participe

S'il est une chose agaçante au possible, c'est bien de voir ses propos déformés par l'interprétation fallacieuse qu'en fait autrui. Que notre maladresse dans la formulation de notre pensée ou que la médiocrité - et parfois même la malhonnêteté - de ceux qui ne nous comprennent pas soient à l'origine de ce constat ne change fondamentalement rien. Il ne s'agit pas ici de pinailler pour une virgule ni de finasser sur l'emploi de telle ou telle formule. Il est question d'éclaircir notre démarche afin de pouvoir tracer une ligne nous permettant de distinguer nos amis de nos ennemis. Trop souvent on nous a tourné le dos ou l'on s'est éloigné de notre chemin car nous utilisions de mots trop usés. A contrario, nous avons parfois vu venir vers nous des gens qui, pour les mêmes raisons, pensaient trouver en nous des alliés alors que nous n'avions manifestement rien de commun ou si peu. Dès le premier numéro de notre bulletin, nous avons fait de l'usage des mots justes une priorité. Sans cesse nous avons voulu éclairer notre cheminement à travers les idées et les expériences. Cette démarche a quelque peu évolué au fil du temps, c'est-à-dire au fil des rencontres et des lectures. Qu'on y songe : sortis du lycée où nous avions flirté avec le SCALP, nous avons rejoins la FA il y a plus de dix ans, passés par la CNT (plus précisément par *les* CNT) pour enfin rejoindre une informelle nébuleuse réunissant à l'occasion groupes et individus autonomes. C'est dire si nous revenons de loin !

Page après page, numéro après numéro, nous nous sommes adressés à ceux que nous appelions nos semblables : des individus conscients de subir la même domination, et décidés parfois à tenir tête et à vouloir vivre en adéquation avec leurs aspirations. Mais chemin faisant, force a été de constater le divorce certain d'avec ces semblables. Puisque nous avons fait nos premières armes au sein du mouvement anarchiste et anarcho-syndicaliste, il nous a donc toujours paru normal de vouloir discuter avec les partisans et les sympathisants de ces théories. Bien sûr, d'entrée de jeu nous étions en désaccord avec une frange majoritaire de ce mouvement – puisque nous l'avions quitté ! C'est la raison pour laquelle nous nous sommes efforcés de débattre encore avec celle-ci, afin que les choses n'en restent pas là. Loin d'être parvenus à obtenir des échanges et des confrontations de qualité, nous nous sommes encore heurtés à la

médiocrité et à la bassesse. Et les rares occasions qui nous ont été données de discuter ensemble nous amènent aujourd'hui à prendre la véritable mesure du divorce évoqué ci-dessus.

On a beau se proclamer anarchiste, anti-autoritaire, libertaire ou autre appellation du même genre, cela ne saurait jamais garantir de rien. On a beau taper régulièrement sur l'engeance gauchiste et sur les politicards de toutes tendances, plus rarement sur les citoyennistes, cela n'absout pas de sa propre nullité. D'autant plus quand on agit comme l'ennemi et qu'on parle son langage. Si depuis longtemps plus aucun doute n'est permis pour personne au sujet d'un bon nombre de ceux que nous désignons ici, pour beaucoup d'autres le travail de dévoilement à mener reste important. C'est en faisant avancer notre cause que nous ruinerons cette sale engeance. C'est en faisant sortir du bois l'ennemi le mieux terré que nous ferons grossir et bonifier notre force.

Nos propos au sujet de la lutte de classes dans le numéro 13 de ce bulletin ont fait réagir quelques personnes. Bizarrement, ces réactions sont restées assez timides et le plus souvent verbales. Seul *Le jura libertaire* (dans son n°3 daté du 23 septembre 2004) a proposé une critique écrite du texte en question dans un article intitulé *Sur l'abandon de la catégorie de la totalité dans la critique sociale*. Mais le moins que l'on puisse dire est que cette réponse s'avère être une totale incompréhension de notre thèse. Ainsi, on nous reproche d'avoir choisi entre deux luttes : la lutte de classes et la lutte anti-industrielle, au profit de la seconde. Ce qui est complètement absurde et faux.

Mais tout d'abord, nous voulons répondre à ceux qui nous font dire que les classes et l'exploitation ont disparu. Là encore, vilaine incompréhension (ou vilain mensonge ?) Nous sommes témoins que des inégalités existent entre ceux qui ont le pouvoir et ceux qui ne l'ont pas. Mais par pouvoir, nous n'entendons pas seulement l'argent et la possession des moyens de production. Le pouvoir est bien plus vaste que cette seule possession. En fait, nous nous opposons à la domination et à la soumission en tant qu'elles constituent un *rapport* entre les personnes. Et c'est ce rapport – quelle que soit la forme qu'il revête, quel que soit le degré d'acceptation qu'il rencontre – que nous entendons ruiner. Pour ce faire, nous nous attaquons à tous les dispositifs qui rendent possible ce rapport. Parmi ces dispositifs, les infrastructures techno-industrielles occupent une place prépondérante. Quand certains révolutionnaires prétendent qu'il suffit de s'emparer de cet arsenal techno-industriel pour le retourner contre ceux qui en ont les commandes afin de nous libérer de la domination, nous rétorquons que nous ne pouvons user de la sorte de ce qui nous meurtrit, de ce qui nous réifie, de ce qui nous rend étrangers à nous même. Sans compter que cette vision des choses laisse planer l'illusion que ces infrastructures sont parfaitement contrôlées par leurs prétendus maîtres. Aussi, nous ne voulons plus nous représenter la conflictualité historique à partir de la lutte entre classes, lesquelles classes étant définies essentiellement à partir de différences économiques. Or, s'il y a bien une différence entre un patron et un employé, cette différence est éthique. Néanmoins, il ne suffit pas qu'un individu ait tous les attributs du prolétaire pour que celui-ci soit *ipso-facto* un camarade. Nous préférons de loin considérer que le prolétaire est celui qui n'a aucune possibilité de modifier l'espace-temps social que le système de domination lui concède pour la consommation, celui qui n'a aucun pouvoir sur l'emploi de sa vie, et qui le sait. Rappelons ces mots tenus par Un "incontrôlé" de la colonne de fer : « *Le bourgeois d'âme et de corps, qui est tout ce qu'il y a de médiocre et de servile, tremble à l'idée de perdre sa tranquillité […] Et le bourgeois – il y a des bourgeois de différentes classes et dans beaucoup de positions – tissait, sans répit, avec les fils de la calomnie, la noire légende dont ils nous a gratifiés ; parce que c'est au bourgeois, et seulement au bourgeois, qu'ont pu et peuvent encore nuire nos activités, nos révoltes, et ces désirs irrépressibles qui emportent follement nos cœurs, désir d'être libres comme les aigles sur les plus hautes cimes ou comme les lions au fond des forêts.* »

Pour en revenir à la critique du *Jura libertaire*, nous répondons donc que le choix dont il est fait mention dans leur texte n'existe pas. D'abord parce qu'on considère que nous entendons nous « contenter de l'éviction des infrastructures industrielles », attitude qualifiée alors de « parcellaire ». Non seulement nous ne prétendons nullement nous contenter d'un éventuel démantèlement de l'industrie (qui ne serait d'ailleurs possible qu'en usant de moyens eux-mêmes industriels étant donnée l'énormité de la tâche) mais de surcroît notre point de vue n'est pas du tout parcellaire. S'attaquer à l'aspect industriel et technologique de la domination c'est s'attaquer à la domination tout court ! Et encore une fois, pas simplement sur un mode de type écologiste ou autre, qui ne veut voir que les excès et l'aspect strictement technique du système. C'est bien au contraire d'une manière totale que nous entendons livrer l'assaut, ce qui implique justement d'aller plus loin que la simple lutte anti-capitaliste. D'ailleurs, l'anti-capitalisme s'avère souvent n'être lui aussi qu'une parcellisation de la lutte. Nous qui nous en prenons à la domination en tant que rapport sommes certainement plus en mesure de la comprendre, et donc de mieux la combattre. S'il nous arrive de prendre notre lutte par le bout des nuisances engendrées par le monde industriel – car alors nul ne peut plus prétendre vouloir encore de ce monde sans en accepter toutes les conséquences - cela ne signifie nullement que nous nous y cantonnons. Enfin, il nous faut encore redire, puisque cela n'est pas compris, que le monde industriel ce n'est pas seulement des infrastructures et de la technologie. C'est avant tout une vision réductrice de la vie, marchant main dans la main avec la conception marchande (n'oublions jamais que la première particularité d'un objet industriel est d'être une marchandise) et qui n'est jamais neutre. Nous pouvons parler alors de formatage, de contrôle, etc. Ce monde ne serait rien sans l'Etat et sans le salariat.

Nous passons sur les quelques citations de *La Société du spectacle* qui viennent décorer le texte dont nous faisons mention : celles-ci n'apportent rien au débat et leur utilisation bien mal à propos fait oublier que l'Internationale Situationniste s'est déclarée en son temps partisane de l'automation (cf. *L'homme au foyer* n°8 ainsi que *Dans le chaudron du négatif* de Jean-Marc Mandosio ou bien encore le récent ouvrage de Matthieu Amiech et Julien Mattern, *Le cauchemar de Don Quichotte*) Enfin, nous trouvons pour le moins contradictoire le fait de porter un regard plutôt approbateur sur le discours anti-industriel tout en tenant des propos sur les délocalisations qui laissent entendre qu'il faudrait encore se battre contre une fermeture d'usine ! Fort heureusement, *Le Jura Libertaire* laisse la parole à d'autres points de vue beaucoup plus sympathiques à nos yeux. Nous pensons notamment au texte de Pascal intitulé *Sommes-nous enfermés dehors ?* Nous notons que *Le Jura Libertaire* est rédigé par le groupe Lucio, qui est adhérent à la Fédération Anarchiste. Visiblement, ces camarades ont lu et apprécié les écrits situationnistes (ce qui est déjà un énorme exploit à la FA) Rappelons donc ces mots tirés du fameux *De la misère en milieu étudiant* : « *Quant aux divers groupuscules "anarchistes", ensemble prisonniers de cette appellation, ils ne possèdent rien d'autre que cette idéologie réduite à une simple étiquette. L'incroyable* Monde Libertaire*, évidemment rédigé par des étudiants, atteint le degré le plus fantastique de la confusion et de la bêtise. Ces gens-là tolèrent effectivement tout, puisqu'ils se tolèrent les uns les autres.* »

Avec quelques amis, dont d'ailleurs un certain nombre milite au sein de groupes libertaires (CNT-AIT, OCL, OLS), nous tentons de redéployer une lutte radicale contre la relance du nucléaire en France. Nous avons eu l'occasion d'organiser un débat sur ce thème à la librairie l'Insoumise à Rouen. La discussion a pu commencer après la projection du film *Arrêt de tranche, les trimardeurs du nucléaire*.

Ce fut-là l'occasion d'être confronté aux réactions de militants anarchistes chevronnés. Que retiennent-ils en premier lieu dudit film ? : la précarité de ces pauvres intérimaires qui n'ont aucun droit… Bah oui, comme beaucoup d'autres, sauf que

pour eux il y a une chose en plus : la radioactivité ! Et si ces travailleurs pouvaient faire leur boulot en étant très bien payés, en ayant des droits comme les fonctionnaires d'EDF, etc. qu'est-ce que cela changerait fondamentalement au problème ? Pour nous, pas grand-chose : l'industrie nucléaire pourrait continuer de plus belle sa route mortifère. Mais cette analyse ne semble pas faire mouche aux yeux des militants de la FA qui préfèrent persister dans le misérabilisme le plus plat.

Quand un camarade exprime sa déception de constater chez la majorité des anarchistes l'absence de critique profonde du système industriel et marchand, quand il exprime également son agacement à voir ces mêmes anarchistes rabâcher que l'autogestion par les travailleurs du système de production reste La solution, que répondent ces militants aguerris ? : le camarade les attaque, c'est un menteur, un provocateur et même « un p'tit con » ! Notons que pas un seul de ces anarchistes n'est capable de citer ne serait-ce qu'un titre où nous pourrions trouver la preuve de leurs affirmations. Par contre, il suffit d'ouvrir les ouvrages fraîchement publiés par un membre de leur organisation pour constater la justesse du point de vue du p'tit con en question. Bien sûr, comme souvent avec la FA, on finit par rattraper le retard quand la mode en donne l'occasion. C'est ainsi qu'une brochure est parue voilà quelques mois : *Du développement à la décroissance*. Sauf que ce concept de décroissance présente lui aussi quelques inconvénients. Comme le montre Alain-Claude Galtié dans son article *La décroissance ? Est-ce bien pertinent ?* paru dans *Courant Alternatif* du mois de décembre, les défenseurs de la décroissance se situent d'emblée sur le même terrain que les adeptes de la croissance. De fait, les décroissants proposent des alternatives à la croissance. Or, nous savons ce qu'il en est de l'expérience alternative. Plus généralement, le texte de Galtié nous permet de souligner l'insuffisance à se positionner comme "anti". Agir de la sorte, c'est rester à la traîne de ce contre quoi nous entendons lutter. C'est souvent privilégier la négativité au détriment de l'affirmation de notre positivité qui constitue ce qui nous est propre. Voilà peut-être la raison pour laquelle les rédacteurs du *Jura Libertaire* comprennent le point de vue anti-industriel comme quelque chose de partiel.

Suit un débat sur la nature de la technologie et de la science. Nous prétendons que la neutralité n'existe jamais. Les anars pensent le contraire : la science est bonne a priori, surtout lorsqu'elle est publique (sic) Ce sont les capitalistes qui la dévoient, qui la détournent de son but initial (le bien-être de l'humanité, comme chacun sait) bref, qui la privatisent. Quant à la technologie, là encore, l'espoir d'un usage libertaire est vivement entretenu. Nos fins penseurs libertaires prennent même un exemple, celui de l'informatique, qui ne consisterait selon eux qu'en un mode de calcul performant. Nous rétorquons qu'il suffit de partir de la formation du mot "informatique" pour constater que tout cela ne saurait être neutre et que d'ailleurs l'informatique est une pièce essentielle du contrôle social planétaire. De plus, l'idée de performance est toujours opérante dans un cadre particulier, avec des visées particulières. On nous répond que tout cela n'est que technophobie ! Non, la technologie n'est pas la rationalité technique, laquelle est bien évidemment essentielle à l'humanité. Non il n'y a pas de recherche qui soit neutre et indépendante des conditions générales dans laquelle elle s'inscrit.

Retenons encore une affirmation faite par ces anars décidément inébranlables : nous sommes dépossédés des bienfaits du progrès. Ah bon ? Nous pensons que nous ne pouvons être dépossédés que de ce qui nous appartient – c'est-à-dire de ce qui nous est approprié. Le capitalisme ne nous retire donc rien de son propre progrès, progrès qu'il impose. La techno-science, c'est le capitalisme ! Dire que l'on peut trouver dans cette librairie rouennaise où se tenait le débat des livres qui étayent avec talent cette thèse essentielle ! Mais il est vrai que perdus parmi les textes d'ATTAC sur les retraites et les chansons de Renaud en bande dessinée, ou côtoyant *Le Monde Libertaire* dans lequel, voilà quelques semaines, un militant réussissait le tours de mains consistant à

défendre *à la fois* les Faucheurs volontaires et les actions clandestines contre les OGM, il n'est pas surprenant de constater que ces anars là ne les aient pas lus.



Mais revenons-en à la lutte de classes. Nous ne voulons pas considérer l'affrontement à livrer contre la domination comme une lutte opposant deux camps qui se disputeraient un même trophée. Nous n'avons pas à défendre un illusoire bien-être, un pseudo-confort, bref, un progrès qui ne nous convient pas. Nous n'avons aucune énergie à dépenser dans une lutte se proposant la répartition égalitaire et démocratique des richesses. Car nous sommes hostiles à tout ce qui se cache sous ces notions de démocratie et de richesses.

Nous trouvons dans le volume 2 des textes de Tiqqun – *Organe de liaison au sein du parti imaginaire*, un texte très éclairant sur le sujet. Les auteurs considèrent que la lutte de classes n'est plus opérante lorsqu'il s'agit de définir la conflictualité historique. Il convient de considérer que le prolétariat – ou la plèbe – est l'élément révolutionnaire. Mais le prolétariat n'est pas une classe. « *Chaque fois qu'il a tenté de se définir comme classe, le prolétariat s'est vidé de lui-même, il a pris modèle sur la classe dominante, la bourgeoisie. En tant que non-classe, le prolétariat ne s'oppose pas à la bourgeoisie, mais à la petite-bourgeoisie. Tandis que le petit-bourgeois croit pouvoir tirer son épingle du jeu social, est persuadé qu'il finira bien par s'en sortir individuellement, le prolétaire sait que son propre destin est suspendu à sa coopération avec les siens, qu'il a besoin d'eux pour persister dans l'être, bref : que son existence individuelle est d'emblée collective. En d'autres termes : le prolétaire est celui qui s'éprouve comme forme-de-vie. Il est communiste, ou n'est rien.* » A partir de là, nous pouvons considérer que le mouvement ouvrier n'a été que la fraction progressiste du capitalisme et n'a jamais revendiqué que le droit des prolétaires à gérer eux-mêmes le capital. Le résultat ne pouvait être qu'un élargissement et un approfondissement de la base humaine du capital, une intégration de tous au rapport capitaliste de production et une insertion de chacun dans le processus de valorisation. C'est par les luttes sociales et non contre elles que le capital s'est installé au cœur de l'humanité. Voilà pourquoi nous ne pouvons pas nous contenter de mettre en avant notre négativité, qui reste tributaire de la domination. « *C'est notre existence même qui est la guerre. Cela veut dire que le premier mouvement de cette guerre est réappropriation des moyens de vivre et lutter.* » Et pour ne pas tomber dans le ghetto ou dans le militaire, nous devons tâcher à faire coïncider le vivre et le lutter.

Vivre et lutter tout ensemble implique donc de se débarrasser de tout ce qui tend à nous neutraliser. Nous pensons que la lutte de classes telle que nous l'avons décrite va de pair avec la démocratie. Certains libertaires s'élèvent avec indignation lorsque des libéraux déclarent que le capitalisme c'est la démocratie. Ils reconnaissent que des inégalités existent certes, mais alors il convient d'instaurer un dialogue social permettant la gestion de ces inégalités. D'un côté, on parle de lutte de classes – laquelle consiste pour les travailleurs à arracher aux patrons toujours un peu plus, de l'autre on parle de conflictualité trouvant son dénouement (toujours provisoire) dans la négociation. Ces deux discours n'en font qu'un. La démocratie est bien ce rapport plus ou moins subtile qui ne vise qu'un seul but : la pacification. Cette pacification tolère bien évidemment quelques exceptions, car la tolérance est une de ses armes de prédilections. Il suffit que tout soit inscrit

dans la loi pour que les problèmes s'arrangent. Car il convient de neutraliser les véritables affrontements qui pourraient mettre en péril l'édifice. On parle de problèmes – toujours gérables - et non pas de guerre. Et ce phénomène ne se joue pas seulement au niveau collectif. La démocratie est avant tout une façon de se comporter, elle est littéralement intégrée par nombre d'entre-nous. Elle est sa propre limite qu'il est inconvenant de vouloir dépasser (ce qui permet de comprendre pourquoi elle use sans état d'âme de moyens qui sont non-démocratiques) Par exemple, combien sont-ils à se réjouir de l'existence de lois créant un délit d'incitation à la haine ? Ce type de réglementation si plaisant pour tous les progressistes n'est en fait qu'une auto-protection de la domination, elle qui parvient à se faire respecter et parfois même adorée, alors qu'elle si haïssable. Combien sont-ils, y compris dans les rangs des anarchistes, à condamner tout excès, toute violence, tout illégalisme (sous-prétexte que ça n'est pas le moment, que ça fait du tort aux idées, etc.) ? Bref, combien sont-ils à user quotidiennement des critères imposés par cette démocratie, à jouer le jeu de la socialité qu'elle impose à tous ? Bien sûr, ça les agace que l'on désigne comme démocratiques les régimes actuels en vigueur au sein des pays les plus industrialisés. Car ça n'est pas de la vraie démocratie, enfin pas complètement. Mais alors, qu'est-ce donc ?

On parle parfois de démocratie directe. Nous voyons bien de quoi il retourne. Mais notons que les partisans de cette démocratie directe éprouvent bien des difficultés à la respecter eux qui en ont pourtant plein la bouche. Il suffit d'assister au congrès d'une quelconque organisation anarchiste pour s'en convaincre. Pour bien saisir à quel point leur confiance dans le seul respect de formes d'organisation est stérilisante, voyez comme ils sont désappointés devant l'échec des grèves de 1995 ou de 2003 alors même que la démocratie directe était respectée dans nombre d'assemblées générales. Mais le respect formel du fonctionnement démocratique le plus strict n'est rien si ceux qui le manifestent ne manifestent pas en même temps *autre chose*. A quoi bon tenir une assemblée générale souveraine si c'est pour continuer à mener la même vie qu'avant ? Pourquoi mettre toute sa passion dans une lutte qui n'envisage jamais de faire vivre un monde, *son* propre monde ?

Alors, ne nous étonnons plus de voir s'engager une majorité des adeptes du drapeau noir dans des impasses confortables : le culturel et l'artistique, le syndicalisme de combat et autre foutaise. Tout ça fait vendre du papier et du gadget (voyez ces jeunes rebelles dont l'engagement se limite au port de signes ostentatoires : badges, vêtements, auto-collants) ça fait éventuellement défiler dans la rue puis rentrer tranquillement chez-soi voir les images à la télé. Et puis surtout, le fin du fin, ça engage à faire la fête ! Ah ! la fête ! Comme disait une amie, on en crève de la fête ! Mais comprenez bien, il faut surtout rompre avec l'image du militant austère et toujours sérieux. En somme, on fait comme le *beauf* qu'on prend plaisir à critiquer entre compagnons : on décompresse après le boulot, on arrête de se prendre tout le temps la tête… Et que dire du côté larmoyant quand on évoque le passé prestigieux de compagnons tombés au combat ? C'est bon de se revendiquer des mêmes idées que les révolutionnaires dans l'Espagne de 1936. En ressassant tout ça, on croit s'arroger une part de gloire ! Et puis on justifie le fait que son action se limite au collage d'affiche et à la distribution de tracts – et de temps en temps une grève par-ci, par-là – parce que l'ennemi est encore le plus fort. On évoque alors *la mémoire des vaincus*, *y'en a pas un sur cent mais pourtant ils existent*, etc., etc. Finalement, tout peut continuer, rien ne doit plus arriver…

Dorénavant, nous aurons garde à ne plus employer les mêmes mots que ces fossoyeurs de la révolte. Et quand il nous arrivera encore de le faire, nous veillerons à ce que la confusion ne soit plus possible. Ce qui nous importe essentiellement, c'est de mettre un terme à cette vision prétendument révolutionnaire qui ne cherche jamais que des solutions techniques aux "problèmes" techniques et des solutions économiques aux

"problèmes" économiques. Nous voulons détruire l'économie, sortir de cette conception de la vie qui n'est que point de vue gestionnaire. Nous voulons nous rendre ingouvernables, ingérables et n'avons aucunement la prétention à assumer un jour des fonctions qui consisteraient à *gouverner les hommes ou à administrer les choses*. Faire vivre notre monde, lutter et vivre sans opérer de séparation entre ces deux actes, implique, comme nous l'avons déjà dit, un tissage de liens entre les êtres animés d'aspirations semblables. Cela implique également de détruire la gauche. Il faudra désormais convenir que moult "libertaires" font parti de cette dernière.

Références des ouvrages cités :

- *Le Jura Libertaire* – Groupe Lucio – Maison du peuple – 12 rue de la Poyat – 39200 Saint-Claude
- Un incontrôlé de la colonne de fer – *Protestation devant les libertaires du présent et du futur sur les capitulations de 1937* – éditions Ivréa
- Des membres de l'I.S. et des étudiants de Strasbourg – *De la misère en milieu étudiant* – in *Enragés et situationnistes dans le mouvement des occupations* – éditions Gallimard
- *L'homme au foyer* – 13 rue du Duc – 1150 Bruxelles – Belgique
- Jean-Marc Mandosio - *Dans le chaudron du négatif* – éditions de l'Encyclopédie des Nuisances
- Matthieu Amiech et Julien Mattern – *Le cauchemar de Don Quichotte, Sur l'impuissance de la jeunesse d'aujourd'hui*, éditions Climats
- Jean-Pierre Tertrais - *Du développement à la décroissance, De la nécessité de sortir de l'impasse suicidaire du capitalisme* – éditions du Monde Libertaire
- **Courant Alternatif** – OCL/Egregore – B.P. 1213 – 51058 Reims cedex
- **Tiqqun** - *Organe de liaison au sein du parti imaginaire* – éditions Belles Lettres (il existe deux volumes, le 1er est épuisé mais quelques textes qui en sont tirés sont publiés : *Premiers matériaux pour une Théorie de la jeune fille* – éditions Mille et une Nuits ; *Théorie du Bloom* – éditions La Fabrique)

Soutien à Sébastien Schifres

Depuis quelques années, l'université de Nanterre est une sorte de laboratoire de la pacification sécuritaire. Il est vrai que le département des Hauts de Seine est un fief des partisans du "tout sécuritaire" (Pasqua et Sarkozy, entre-autres) Après avoir installé des caméras aux quatre coins de la fac, fermé plusieurs locaux d'associations et de syndicats, embauché 25 vigiles armés et rendu l'intervention de la police habituelle, la présidence de l'université à fait construire des murs de séparation entre les différentes parties du hall. Face à ce déploiement de moyens de contrôle et de répression, des étudiants se sont décidés à agir : un mur est détruit une première fois. Suite à cette action, deux étudiants, accusés d'avoir participé à la destruction du mur et d'avoir inscrit plusieurs graffiti, passent en conseil de discipline. Faute de preuve, ils reçoivent un blâme.

Le 2 novembre, rebelote, le mur est à nouveau détruit par plusieurs dizaine d'individus. Les vigiles interviennent brutalement. La bagarre devient générale, cinq vigiles sont blessés, aucun des casseurs de murs n'est intercepté.

Au lendemain de cette action, le domicile de Sébastien Schifres (étudiant connu pour ses idées politiques) est perquisitionné ainsi que celui de ses parents. Des vigiles affirment l'avoir reconnu la veille. Après deux jours de garde à vue, Sébastien passe au tribunal, refuse la procédure de comparution immédiate afin de pouvoir préparer sa défense. Le juge décide alors de le placer en détention provisoire jusqu'au procès.

Le 30 novembre, plusieurs personnes arrivent en cortège devant le tribunal de Nanterre pour soutenir Sébastien. Une véritable armada de flics les y attend. Seule une trentaine d'individus peuvent assister au procès. Après avoir traversé plusieurs contrôles policiers avec fouilles minutieuses et détecteurs de métaux mais aussi insultes et provocations, le procès commence. D'entrée de jeu la présidente et ses deux assesseurs affichent leur intime conviction : Sébastien est coupable. Insinuations douteuses, connaissance sommaire du dossier dont on ne retient que ce qui pourrait peser sur l'accusation, provocations envers le public (qui occasionnera une ubuesque

suspension de séance) et tentatives de déstabilisation des témoins cités par la défense ; tout est mis en œuvre pour enfoncer notre ami. Pendant ce temps là, le chef des vigiles, venu seul témoigner, affiche ses liens amicaux avec de nombreux flics présents (notons qu'on a interdit l'entrée de la salle d'audience aux gens venus soutenir l'accusé au motif que personne ne devait être debout dans cette salle. Or, une bonne vingtaine de flics se tenait tout autour de la pièce !) Le réquisitoire est une caricature politique violente : Sébastien est comparé à un terroriste, traité de parasite car n'ayant jamais travaillé, le procureur juge sur les idées (qu'il ne connaît que très approximativement d'ailleurs) mais jamais sur les éléments du dossier. Il demande 8 mois de prison ferme pour la destruction du mur et les violences sur les vigiles, 2 mois fermes pour refus de s'être soumis à un prélèvement d'ADN, le remboursement des frais de réparation du mur et un euro pour chaque plaignant. A l'inverse, l'avocate de Seb se concentre sur les pièces dont dispose le tribunal pour rendre son jugement : à aucune reprise durant la procédure Sébastien n'est accusé formellement d'avoir commis des actes répréhensibles par la loi. Les divers témoins disent au plus l'avoir vu au moment des faits et rien d'autre. Seul un vigile dit avoir reçu un coup de genoux par Sébastien, mais il n'est pas venu s'expliquer au tribunal ce jour là. L'avocate demande donc logiquement la relaxe.

Finalement, Sébastien est condamné à 4 mois de prison ferme. Il est néanmoins libéré le soir même et devra attendre de rencontrer un juge d'application des peines afin de savoir comment sera purgée sa peine. En outre, il doit verser une somme très importante correspondant au remboursement de la réparation du mur et à une amende pour s'être soustrait au prélèvement d'ADN. Sébastien a fait appel, nous informerons nos lecteurs des suites de cette affaire.

Fin du négrisme paisible

Lundi 18 octobre 2004, au Collège International de Philosophie, siège provisoire de la neutralisation intellectualiste parisienne, a commencé le séminaire annuel de Toni Negri. On peut dire qu'il a *bien* commencé, puisque le conférencier a dû battre en retraite au bout d'une trentaine de minutes, non sans avoir dévoilé presque toutes les facettes de son opportune schizophrénie. Le début du séminaire fut occupé par un incident de micro qu'en *l'absence d'ouvrier* le conférencier demeura incapable de mettre en marche. Il fut alors proposé, plutôt qu'un pénible exposé, de procéder à une séance de discussion à bâton rompu. Sentant quelqu'incompréhensible animosité dans la salle, le conférencier lança alors comme un défi qu'il préférait cela, et de loin, à la philosophie. Il lui fut donc demandé – au sujet de l'interview à Giorgio Bocca où il affirmait qu'il n'avait que deux types d'amis : des ouvriers et des entrepreneurs – s'il ne voyait pas de différence éthique entre ces deux classes d'êtres. A cela, il répliqua que la reconversion des ouvriers licenciés en petits entrepreneurs familiaux suite à la restructuration capitaliste des années 80 dans le Nord-Est italien avait constitué « une victoire » ; quiconque sait le *désert* qu'est devenu, entre-temps, cette région mesure l'infamie de la thèse. D'autres questions concernant sa fameuse « théorie de la dissociation » et l'aspect fondateur de cette théorie pour son actuelle doctrine des « multitudes » durent malheureusement rester sans réponse : déjà, un vigile appelé à la rescousse avait pris la place du professeur et lançait en vain des appels au calme. Joie, insultes, quolibets, désinvolture, arrogances, crises d'hystéries et de paranoïa en tout genre éclataient aux quatre coins de l'assemblée. Un point de comble fut atteint lorsque le conférencier, manifestement touché par l'insulte de « dissocié », s'avisa de vouloir jeter un siège sur l'un des chahuteurs installé au milieu de la salle puis de se battre avec lui. Pour le théoricien des « multitudes », tout cela finit par l'évacuation précipitée des lieux. Quant aux branchés venus réviser la novlangue sociale-démocrate, ils rentrèrent chez eux, déçus. Le débat se poursuivit néanmoins, au dehors, dans la rue, en l'absence du gang négriste.

Au beau milieu du néant de l'époque et par-delà l'irréductible multiplicité des positions en présence, il faut bien admettre qu'une intensité proprement *politique* a surgi là : un moment, il n'y eut plus que deux partis, et leur lutte.

Ce jeudi 28 octobre, la première journée des Etats Généraux de la recherche organisés à Grenoble à été interrompue par l'intervention de personnes de l'assemblée. C'est après le départ des élus et ministres, lors du début des travaux des Assises, qu'ont été scandés avec ironie les quatre mots : « Ordre, Croissance, Progrès, Rentabilité », accompagnés de sifflets et de bris de boules puantes. Peu avant, les officiels avaient présenté la recherche et l'innovation comme les fondements du bonheur et de la sécurité pour tous.

Des tracts ont été diffusés, fustigeant l'asservissement des scientifiques à l'industrie, à l'armée et à l'utilitarisme. L'ensemble des participants a rejeté cette mise en cause et certains chercheurs eux-mêmes ont empoigné les contestataires pour les évacuer brutalement. Des coups ont été portés sur certains opposants. L'un d'entre eux a été traîné au micro par Alain Trauttmann et Jérôme Garin, responsables de Sauvons la recherche, et sommé de s'expliquer sous les invectives de la salle et de la tribune. Accompagnée de trois autres contestataires, cette personne a lu le tract diffusé à la salle et reproduit ci-dessous, avant d'être expulsée violemment.

Notons enfin que Marylin Vantard, membre du comité organisateur, a annoncé pour le vendredi 29 la venue de Nicolas Sarkozy – sur l'invitation des chercheurs – accompagné d'un fort déploiement policier.

Tract

Etats généraux de la servitude : irresponsabilité et ignominie du milieu scientifique

Toute l'audace du mouvement citoyen des chercheurs aura été de demander que tout continue. Tout le courage des chercheurs n'aura finalement consisté qu'à demander la prorogation d'un statut protecteur. Il leur a suffi d'invoquer l'Etat et le service public pour que s'évanouisse la moindre velléité critique. Ils ont identifié leurs intérêts à ceux de l'Etat. Leur aveuglement volontaire sert à occulter les résultats visibles de leurs actes.

Ils ont tout fait pour éviter de faire un bilan de leur activité. Ils n'ont jamais parlé de la ruine de l'environnement et de ses effets pathogènes sur la vie. Ils n'ont jamais mentionné l'artificialisation de la vie, fatalement devenu centre du métier de chercheur. Ils ont masqué le rôle de leurs découvertes dans le développement du contrôle social

L'ampleur de la domestication est telle qu'ils ont pu présenter cette image pacifiée sans anicroche. Ils sont pourtant à la pointe du projet de domination totalitaire de l'économie sur la vie. A rebours des Etats Généraux de 1789, ils ont demandé le maintien d'une organisation semi-féodale. Leur refus d'aborder les sujets en suspens montre qu'ils ont choisi leur camp : celui de l'Etat et de l'industrie. En serviteurs loyaux, ils s'emploient à renforcer la domination et notre dépendance à son égard.

Nous pensons que la recherche de la liberté et de l'autonomie est la seule qui soit digne de ce nom.

Nous crachons sur cette kermesse consensuelle qui prépare une nouvelle étape dans la soumission.

Grenoble, octobre 2004, Coordination Nationale de Répression du Scientisme – CNRS.

A l'issue de cette tentative de sabotage de la bonne conscience scientiste, un ami se demandait s'il était bien pertinent de passer à l'attaque sous l'angle de la justification. Le monde de la recherche essaye de se faire passer en permanence pour l'incarnation de l'Objectivité qui vient valider tout ce qui se présente sous les traits du Progrès. En s'auto-justifiant, il justifie tout le reste. En l'attaquant sur ce qui lui semble le plus *naturel*, le plus *normal*, bref le moins attaquable, nous entendons l'ébranler en répandant partout une inquiétude dont il prétend pouvoir se passer en avançant à l'aveuglette ses mensonges et ses manipulations, c'est –à-dire en perpétuant à tous les niveaux la soumission à l'ordre régnant. La recherche veut incarner la figure la plus pacifiée et la plus neutre de la domination. Comme un flic, elle met son nez partout, au nom bien évidemment du bien être et du confort. Qu'est-ce qui maintenant ne se prévaut pas d'un « c'est scientifiquement prouvé » ? Elle est donc hégémonique. Elle peut d'autant plus facilement faire progresser la soumission au fur et à mesure qu'elle-même progresse, car la figure qui la représente le mieux est celle d'Eichmann, ce bourreau nazi qui déclarait – pour justifier ses crimes – n'avoir fait que son boulot et obéi aux ordres.



A lire

L'homme au foyer

Le n°8 daté d'octobre-décembre 2004, s'ouvre de cette déclaration : « *Nous travaillons à rétablir un monde sensible. Nous ne publierons jamais sur internet – le virtuel sera notre toilette sèche. Nos sommes limités, lents, déconnectés. Sauf en collectif. Nous ne signons pas nos textes. Nos complices savent pourquoi.* »
Ce numéro est principalement consacré à la cybernétique et au transhumain, avec plusieurs textes sur le sujet bourrés de références pointues. Nous avons particulièrement apprécié la critique d'un texte intitulé *Manifeste d'un anargeek* qui s'avère être une défense de l'usage de l'informatique sous la bannière anarchiste et anti-conventionnelle. Enfin, cette dernière livraison du bulletin de nos

amis belges se termine par la première leçon de *La novlangue en dix leçons*, consacrée à l'oxymoron : *figure qui consiste à allier deux mots de sens contradictoires pour leur donner plus de force expressive – on dit aussi oxymore*. Exemples : capitalisme à visage humain, commerce équitable, citoyen innocent…

Pour tout contact : L'homme au foyer – 13 rue du Duc – 1150 BRUXELLES - BELGIQUE

*****

Notes et Morceaux Choisis

Bulletin critique des sciences, des technologies et de la société industrielle

Bertrand Louart vient de sortir le sixième numéro de son bulletin, consacré aux métiers du bois : *La menuiserie et l'ébénisterie à l'époque de la production industrielle*.
5 euros, écrire à l'adresse suivante : 52 rue Damrémont – 75018 PARIS

*****

Du mensonge radioactif et de ses préposés

Il s'agit d'une nouvelle édition de la brochure publiée en 1993 par nos camarades de l'Association Contre le Nucléaire et son Monde, édition augmentée en 2004 par Quelques ennemis du meilleur des mondes. Le texte fait le point sur la situation, après la catastrophe de Tchernobyl, en montrant comment les experts internationaux – et parmi eux de nombreux français – continuent à perpétuer le mensonge sur la véritable ampleur et les conséquences pour les populations des retombées radioactives engendrées par l'explosion du 26 avril 1986. De nombreux documents viennent enrichir cette brochure qui présente un point de vue lucide et radical sur le nucléaire ainsi que sur ceux qui prétendent s'y opposer.

OGM : fin de partie

Dernier texte publié par les mêmes Quelques ennemis du meilleur des mondes. En voici la présentation : Il s'agit ici de rendre compte de ce que nous avons trouvé sur notre chemin en cherchant à combattre les OGM et, au-delà, le monde qui les a produits : une fois de plus, nous avons été confrontés à la misère de l'époque, camouflée en *mouvement social* et *citoyen* regroupant, entre autres, les traditionnels conseillers du prince, médiateurs improvisés et autres médiatiques. On a ainsi vu défiler en France, autour de la question de l'agriculture transgénique, d'abord un petit syndicat agricole minoritaire désireux de participer à la cogestion du désastre agricole européen ; puis des associations de consommateurs indignées, des multinationales de l'écologie et, plus tardivement, une poignée d'hommes d'Etat. Ce petit monde armé essentiellement de caméras a prétendu s'opposer aux OGM en négociant des conditions acceptables à leur mise en place. Il a, en fait, travaillé à désarmer les raisons d'une colère et les moyens d'une contestation.

Message personnel

A l'attention de Monsieur Hempel : Connard, ce n'est pas un crachat que tu vas prendre dans la gueule mais mon poing. Après avoir écrit « pipi – caca » dans ton torchon (*Le Prolétariat Universel*), tu pourras alors marquer « maman bobo ».

Où trouver A trop courber l'échine ?

A Rouen :
Librairie Elisabeth Brunet – 70 rue Ganterie – 76000 Rouen

A Paris :
Librairie Actualité – 38 rue Dauphine – 75006 Paris

A Grenoble :
Infokiosque – Squat des 400 Couverts – Traverse des 400 Couverts – 38000 Grenoble
Comme beaucoup d'autres en France, ce lieu est menacé d'expulsion et de démolition. Il s'agit d'un endroit où de multiples expériences et activités autonomes se pratiquent. Les 400 Couverts c'est : le domicile d'une vingtaine de personnes, un chapiteau où se déroulent débats, concerts, etc., un four à pain en torchis, un atelier filtrage d'huile qui remplace le diesel pour les véhicules de la traverse, une bibliothèque et une zone de gratuité où l'on peut se servir et/ou déposer des vêtements, des objets divers, etc. C'est également une yourte, un jardin potager, des ateliers pour bricoler (vélos, menuiserie, plomberie, etc.), une pharmacie axée sur la médecine dite alternative et beaucoup d'autres choses. Nous invitons nos lecteurs à soutenir par tous les moyens possibles ce genre d'initiatives. Vous pouvez écrire au maire (11 boulevard Jean Pain – 38000 Grenoble) et adresser une copie de votre courrier aux 400 Couverts.

Pour soutenir *A trop courber l'échine…*

Vous pouvez envoyer des timbres, des enveloppes, des sous (**chèques à l'ordre de STA** – Rouen CCP 6 591 39 J) mais aussi vos idées, vos tracts, journaux, dessins et autres. Echange de publication bienvenu. Si vous connaissez des lieux ou des librairies dans lesquels ce bulletin peut être déposé, faites-le nous savoir.
Toute reproduction de ce bulletin, partielle ou intégrale, avec ou sans mention de l'origine, est une contribution à sa diffusion et est donc vivement encouragée.
Pour tout contact, une seule adresse :

A trop courber l'échine…
c/o STA
B.P. 1021
76171 ROUEN cedex 1
France